

LES LÉSIONS DANGEREUSES

— Sentimental —

ROMAN

LES LÉSIONS DANGEREUSES

Miguel HALER

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L. 122-4 et L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-430-1

Remerciements à Maguy Laville, Gaby Lacroix, Pierre et Nadette Berthier, Marie Claire Wintz.

La beauté sauvera le monde.

Fiodor Dostoïevski.

Chapitre 1.

Étant d'un naturel très terre à terre et très pragmatique pour ne pas dire cartésien dans ma façon de penser, je n'étais pas enclin à croire aux fantômes, encore moins à celui de la « *Dame blanche* ». Suite à une aventure autant scabreuse qu'extraordinaire, mais infiniment heureuse, il a fallu me rendre compte que j'ai été contraint d'y croire, du moins au début... Voilà comment ceci est arrivé :

C'était il y a longtemps, à l'époque de ma jeunesse, en 1958 ou 59 à peu près... J'avais autour de vingt-cinq ou vingt-six ans, je venais de terminer des études littéraires assez poussées et je vivotais grâce à des petits boulots pour des agences de publicité où je trouvais des slogans, des phrases-clés et des formules qui servaient à vendre leurs produits.

Heureusement pour moi, j'avais une autre « *corde à mon arc* », grâce à mon imagination fertile, j'inventais des histoires et des situations humaines que j'écrivais. Mes textes avaient plu à un petit éditeur parisien qui avait déjà publié quatre de mes romans. Bien sûr, ce n'étaient pas des « *Best Sellers* », mon nom n'apparaissait pas dans les grands journaux comme le « *Parisien libéré* », « *Match* » ou encore le « *Figaro littéraire* » comme ceux de Françoise Sagan ou Jean

Cocteau... Il figurait seulement quelquefois dans de petits entrefilets en bas de pages de quelques revues spécialisées qui vantaient, sur quelques lignes, la virtuosité de ma plume. C'était déjà ça. Mon éditeur vendait mal mes productions. Je ne vivais pas de ma littérature, mais je me contentais de cette situation, car elle ménageait ma liberté.

J'habitais une petite chambre de bonne au dernier étage d'un vieil immeuble sans ascenseur qui longeait le canal Saint-Martin à Paris, pas loin de Belleville. Je n'avais qu'un évier avec un robinet d'eau froide pour toutes commodités. Mes WC étaient sur le palier à l'étage, mais comme le loyer était raisonnable, je m'en contentais. Les moments de solitude que m'octroyaient mes petits boulots sporadiques, je les employais à gribouiller des pages pour pondre mes futurs romans. Il faut bien reconnaître que j'avais des difficultés à « *joindre les deux bouts* ». Il m'arrivait de jongler comme un acrobate pour payer mon terme au propriétaire. Pourtant, j'y parvenais. Ne faisant pas partie du « *Tout-Paris littéraire* », n'étant pas dans le giron des influenceurs, ni en cheville avec des journalistes célèbres ou des gens de média, je savais que mes livres étaient voués à de petits tirages et ne touchaient qu'un public très restreint. Néanmoins passionné par mon art, je m'évertuais à griffonner sur des bouts de papier, partout où je le pouvais, soit sur la table d'un café, soit chez moi, soit encore sur un banc au bord du canal, partout où je trouvais l'inspiration.

Mon éditeur, bien que peu enclin à me faire des avances pécuniaires, continuait de me publier, et ce, malgré des scores un peu affligeants et assez bas. En fait, il croyait « *dur comme fer* » en mon talent de romancier. Il me disait qu'un jour, un de mes livres sortirait avec un gros tirage.

*

J'en étais là de ma vie, croquant ma jeunesse comme je le pouvais. J'avais parfois des aventures amoureuses sans conséquence qui souvent s'effilochaient à cause de ma condition précaire d'écrivain non reconnu, donc peu argenté. Je n'intéressais pas, sur le long terme, les jeunes filles de l'époque qui tenaient à se caser pour fonder une famille. Ce qui était le projet de nombreuses demoiselles qui avaient fini leurs études et envisageaient un avenir à deux. Je savais bien que le temps passait vite et qu'il ne fallait pas rater le coche si l'occasion d'une belle rencontre, avec qui il y aurait de nombreux atomes crochus, se profilait. Mais qui accepterait de vivre avec un artiste plus ou moins vagabond où rien n'est sûr ? Pour le moment donc, rien de précis ne se dessinait sur mon karma amoureux.

J'envisageais bien, si mes romans se vendaient toujours aussi mal, de tenter ma chance dans le journalisme, d'abord faire *les chiens écrasés* et puis monter en grade... Ou, pourquoi ne pas essayer l'enseignement, le français... Mais de ce côté-là, rien ne pressait.

La nuit, pour puiser mon inspiration, je fréquentais les boîtes de jazz, les cabarets à chansons, mais aussi, et avec délectation, je m'enthousiasmait pour la musique classique et, plus particulièrement, j'étais un inconditionnel des partitions pour piano : Claude Debussy, Schubert, Albéniz, Granados, me faisaient littéralement fondre dans des rêves étranges. Dès qu'un pianiste qui jouait ces compositeurs se produisait dans une salle ou un théâtre, je courais l'écouter. Cela me provoquait un plaisir délectable qui inspirait ma littérature.

Pour tenter d'avoir plus d'argent, car je travaillais sans relâche dans mes boîtes de publicité, j'avais demandé une augmentation. En effet, j'étais le principal pourvoyeur de slogans, beaucoup de mes trouvailles avaient été des leitmotivs, et certains avaient fait mouche en faisant doubler et même tripler la vente du produit ciblé. Mais le directeur, qui ne m'avait consenti qu'une infime augmentation, du bout des lèvres, m'avait plus ou moins rembarré, en me faisant comprendre que j'étais encore bien trop jeune au vu de mes prétentions salariales. Je fulminais en secret, mais je ne pouvais rien dire sinon il me fallait aller ailleurs et le travail dans cette branche ne courait pas les rues.

Heureusement pour moi, une opportunité se présenta de façon bien bizarre : un soir, j'ouvris ma boîte aux lettres, il s'y trouvait une missive de mon éditeur. Je décachetai fébrilement, car, je ne m'attendais pas, de sa part, à une heureuse nouvelle. Vu les ventes si peu conséquentes de mes livres, j'étais sur la *corde raide*... Malgré sa bienveillance et son enthousiasme pour mes textes, j'imaginai une rupture de contrat et une phrase de sa part du genre :

Mon cher Ghislain, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, mais devant l'évidence, il faut que vous compreniez que je ne peux plus continuer comme ça, à perdre de l'argent, même si j'apprécie votre littérature.

Heureusement, ce n'était pas ça. Son texte était bref, presque laconique :

Mon cher Ghislain, j'ai un document à vous remettre en main propre, venez me voir aux heures habituelles d'ouverture de bureau à la maison d'édition.

Avec mes considérations amicales autant que littéraires, votre dévoué directeur, Robert.